

## Notas

### Un exercice scolaire d'hépatoscopie d'Ougarit: RS 22.405

Daniel Arnaud - E.P.H.E. Sorbonne, Paris

Les scribes ougaritisants ont traduit dans leur langue, et écrit dans leur alphabet, les textes mésopotamiens de bibliothèque, à cette réserve près que tout ce qui nous reste de leur activité ressortit au *corpus* des traités techniques (divinatoires et vétérinaires). Ce travail d'adaptation a-t-il été systématique? On ne sait. Il est sûr, en tout cas, que ces éditions en ougaritique ont toujours eu un modèle babylonien; si nous ne le possédons pas, c'est au hasard des fouilles et des publications qu'il faut attribuer cette absence.

RS 22.405<sup>1</sup> complète donc heureusement ce tableau des correspondances entre sources mésopotamiennes et traductions ougaritiques. L'hépatoscopie à Ougarit était jusqu'à présent représentée par des foies inscrits; or, ce fragment resté inédit témoigne de l'existence au moins d'un traité d'extispicine en accadien. Il a été trouvé au point topographique 2597, juste au nord du mur extérieur du bâtiment, appelé, sans grande raison, "Maison des textes littéraires"<sup>2</sup>, dont il provient sans doute.

Il ne subsiste plus que le côté droit de ce qui était une tablette oblongue. Les bords haut, bas et droit représentent à peu près le gabarit ancien du document, comme les courbures de l'argile le suggèrent; à gauche, en revanche, la limite est perdue.

Le caractère le plus déroutant de ce que l'on qualifiera d'"exercice d'écolier" est sa disposition: les formules divinatoires, chacune enchaînant, selon la pratique usuelle, une condition et la prévision qui en découle, ne sont pas ordonnées les unes au-dessus des autres; elles sont écrites à la suite, d'un bord à l'autre de la tablette; le recto même déborde largement sur l'autre face. Une protase nouvelle succède donc sur la même ligne à la fin d'une apodose, pourvu qu'il reste de l'espace; elle se continue à la ligne suivante avec l'apodose qu'elle gouverne. Aucune marque ne signale au lecteur cette étonnante liberté, qui rompt avec les usages les plus constants de la *tupšarrītu* mésopotamienne. Ainsi le DIŠ initial peut-il être au milieu et même à la fin d'une ligne. A dire vrai, cette manière de faire n'est pas totalement inconnue en Syrie, au moins pour les textes astrologiques<sup>3</sup>.

Cette "clé" trouvée, la lecture de ce fragment ne pose pas de réelles difficultés, même si les erreurs sont nombreuses et témoignent d'une compétence très limitée du copiste. La transcription et le commentaire les relèveront chaque fois.

1. Dimensions: 64 mm ([reste de la] largeur) x 62 mm (hauteur). L'autographie présente le verso (Les signes du recto se trouvent donc à l'envers), tout simplement parce qu'il est le mieux conservé.

2. Pour sa situation voir J.-C. Courtois, "L'architecture domestique à Ugarit au Bronze récent", *Ugarit-Forschungen* 11 (1979) p. 127, fig. 8 qu'on rapprochera de P. Bordreuil-D. Pardee, *La trouvaille épigraphique de l'Ougarit*, 1, Paris 1989, p. 282, fig. 35. La plupart des textes exhumés, dans la maison proprement dite et de l'autre côté de son mur septentrional, sont des tablettes lexicographiques. Il s'y joint quelques très rares textes littéraires et un tout petit nombre de textes de la "pratique".

3. Tel pourrait être le cas dans D. Wiseman, *The Alalakh Tablets*, Londres 1953, n° 451 verso ll. 1'-2'. "Tel il est sûrement dans D. Arnaud, *Emar VI*, Paris 1987, n° 652 ll. 77'-79'. Chaque fois c'est la crainte de manquer de place qui a conduit le scribe à adopter ce pis-aller.

## Recto

- .....  
 1'.  $i]i^2 \text{ša-ni-}<i>n$   
 ]x šà  
 3'.  $]tu_4 \text{ba.ug}_6$   
 ]ki x  
 5'.  $]x\text{-}štu\text{-}tu_4$   
 ]TU<sup>2</sup>  
 7'.  $]i \text{ma-}ku\text{-}li$

## Verso

- .....  
 8'.  $]ra\text{-}bi_4\text{-}šú$   
 me]š  $ir\text{-}ta\text{-}na^1\text{-}an\text{-}du\text{-}ší^1$  DIŠ  
 10'.  $]x \text{za-ma-ni e-li lú-li ú-ul / ba-ti-il}^1$  (TA)  
 ]x-RI DIŠ  $na\text{-}it$   
 šà.sè.s]è.meš-tu  $ka\text{-}al\text{-}da\text{-}tu_4$   
 ]il-ak  $ur\text{-}ki\text{-}šá$   
 ]x DIŠ  $it\text{-}ta \text{nap-la-sí i-ra-tu}$ [  
 15'.  $]x \text{i-na ti-il-li na-du-ut-ti}$ [  
 ga]l.me  $lu\text{-}ú\text{-}lik\text{-}ku \text{ar}^1\text{-}ki$   
 ]x  $bi_4\text{-}ši \text{ma-an-ni ša-ni}$  [a<sup>2</sup>  
 ]x-ma  
 ]i-na  $ti\text{-}il\text{-}li$ [  
 20'.  $]šú^2 \text{ba-la}^2\text{-}tí$ [  
 $mu\text{-}ut\text{-}ta\text{-}az\text{-}zi\text{-}zi\text{-}ia$ [  
 ] x x x [  
 .....

## Recto

1'. Si le verbe est bien une forme de *šanānu*, comme les traces le suggèrent, le dernier signe est alors un IN incomplet. Cette troisième personne permansif masculin singulier décrit peut-être le lieu omineux: "[. . .] est égal" mais *šanānu* semble inusité dans les protases divinatoires.

2'. Le "coeur" (qu'il en soit prévu la joie ou la tristesse) est courant dans les apodoses divinatoires.

3'. Le sujet du verbe ("mourra") paraît être féminin, à cause de la finale féminine.

4'. x est peut-être un I. Le scribe a effacé une partie de son texte.

7'. La lecture ]I MA ] KU LI semble matériellement assez vraisemblable. Hypothétiquement, j'analyserais *ma-ku-li* comme une variante de *mākālu* ("offrande de nourriture"), avec prononciation "occidentale" du second *ā* long. Peut-être même avons nous la fin de l'expression, connue du *corpus* divinatoire: *manzāz ND ana mākāli*, soit *i(na) mākūli*.

## Verso

8'. Le "gardien" peut être un être aussi bien bénéfique que maléfique. C'est une partie d'apodose. BE pour noter /bi/ (soit: *bi<sub>4</sub>*) se retrouve peut-être ligne 17'.

9'. *redû*, à la forme I<sub>3</sub>, est banale dans les apodoses (au sens de: "persécuter"). On peut songer à un sujet comme: "les dieux". Le WA, sans signification, ne peut être qu'un ŠI', renvoyant à un être

grammaticalement féminin: par exemple, l'épouse du consultant ou le pays (*mātu* est féminin en accadien). "[Si ...: les dieux] la persécuteront."

10'. "[Le ..] de l'ennemi pèsera sans répit sur l'homme." Le scribe, gêné par le débordement du recto, a ébauché un LI, puis il s'est ravisé et l'a effacé; il a ensuite incliné sa ligne vers le bas et, enfin, il a rejeté le dernier mot à l'extrémité de la ligne suivante, avec un clou oblique pour indiquer le renvoi. Il n'est guère douteux que le TA est pour IL. Une telle erreur, la remarque n'est pas sans intérêt, est d'origine visuelle, non auditive. Pour en faire copie, le scribe lisait son modèle; il n'en entendait pas lecture orale.

11'. Les traces de la fin de l'apodose n'excluent pas: *ša]r-ri* ("du r[oi.>"). Une nouvelle protase commence ensuite. Même s'il est rarissime, le verbe *nētu* est utilisé dans les textes hépatoscopiques. Le ID n'est d'ailleurs pas totalement sûr; le scribe semble avoir hésité entre ce signe et DU. Ce permansif, comme celui de la ligne 1', est au masculin singulier. Il est probable que le sujet en est *naplasu*, le "regard", qui apparaît ligne 14'.

12'. Les parallèles suggèrent que l'idéogramme, au féminin pluriel, était *ša.sè.sè* (\**šummirātu*); les très faibles traces conservées au début de la ligne ne s'opposent pas à cette restauration. L'adjectif est à une forme médio-babylonienne, alors que *naplasu* est paléo-babylonien (mariote). L'apodose est donc favorable: "Souhaits réalisés."

13'. Le verbe à l'imperfectif implique qu'il appartient à une apodose; *arki alāku* est bien connu; *arki* ou plutôt: *urki* (curieusement une forme assyrienne) doit-il être construit avec le verbe? Impossible d'en décider mais cette disposition se retrouve, apparemment, ligne 16'. Comme à la ligne 1', le suffixe nominal est féminin.

14'. L'état construit d'*itû* ("bord") est classiquement *ita* à l'époque paléo-babylonienne; *itta* se trouve à Mari. On traduira: "Si des 'écailles' [sont placées?] près du 'regard' [...]."

15'. Si "[devenir] des ruines abandonnées" est une expression courante en accadien, les dictionnaires ne semblent pas l'avoir retrouvée dans des textes divinatoires. La même expression se retrouve plus bas à la ligne 19'.

16'. La lecture de cette ligne est difficile. Comme à ligne 13', la préposition est, semble-t-il, post-posée. La forme précativale à la troisième personne pluriel (avec pour sujet, les "grands", à moins que gal ne soit ici qu'adjectif) est non classique. Toutefois, des exemples d'Ougarit montrent qu'elle n'est pas isolée<sup>4</sup>. Le précatif, de toute façon, apparaît bien étrange dans le contexte. AR est très mal écrit.

17'. "Les richesses de quelqu'un d'autre n[e...]." La lecture de ce fragment d'apodose n'est pas sûre, même si l'analogie avec des formules du *corpus* divinatoire est assez grande.

19'. On a ici sans doute la même formule qu'à la ligne 15'.

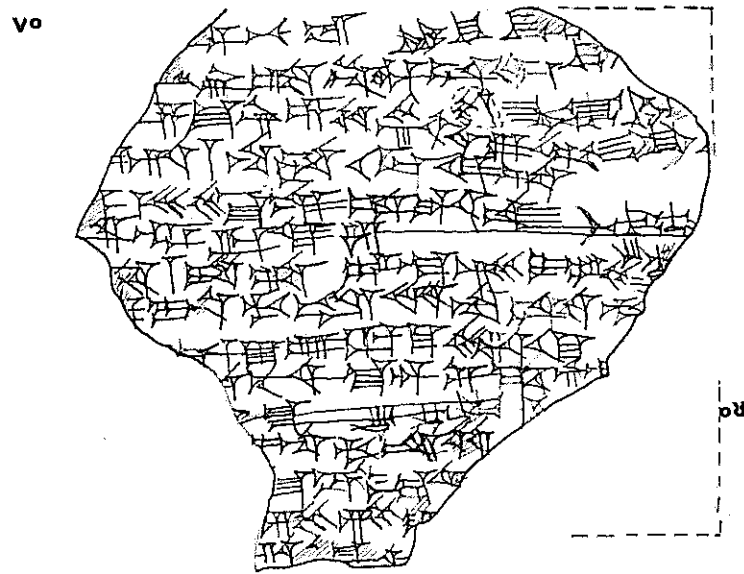
20'. La lecture de ces traces est conjecturale; il semble bien que LA<sup>1</sup> soit écrit sur des traces abandonnées. La "vie" (s'il s'agit bien de \**balātu*) au génitif doit dépendre d'un *nomen regens* précédent.

21'. La restauration est hypothétique mais l'épithète ("[qui se tie]nt sans cesse près de m[oi]?") pourrait être celle d'un démon.

La plupart des traits relevés ci-dessus, qu'ils soient graphiques, phonétiques ou morphologiques, sont attendus dans l'accadien d'Ougarit. Un, en revanche, ne l'est pas: l'emploi de *naplasu*<sup>5</sup>. D'après ce que nous savons aujourd'hui, il renvoie à la tradition paléo-babylonienne de Mari. Une partie des textes ougaritains de bibliothèque remonterait-elle directement à la Syrie euphratéenne de la première moitié du millénaire? Les indices sont trop maigres pour qu'on ose répondre mais la question mérite d'être posée.

4. W.H. van Soldt, *Studies in the Akkadian of Ugarit*, Neukirchen-Vluyn, 1991, pp. 432-433.

5. La forme d'Ougarit: *it-ta* avec deux /t/ est peut-être une simple rencontre de hasard avec celles d'un contrat de Mari. Il reste que l'état construit *ita* est paléo-babylonien.



RS 22.405

### KTU 1.83: An Astro-mythological Text?

*Gregorio del Olmo Lete* - Universidad de Barcelona, I.P.O.A.

The Ugaritic text KTU 1.83<sup>1</sup> has been interpreted, among other possibilities, either as an incantation<sup>2</sup> or as the right hand column of a tablet dealing with 'Anat's fight against the Dragon as echoed in KTU 1.3 III 35ss.<sup>3</sup>

In fact there are also some other texts very close to it in meaning, for instance, KTU 1.4 VII 52-57; 1.5 I 1-7; 1.8 II 5-7. The different interpretative essays (cf. bibliography) have pointed them out and contributed many insights for its understanding. Taking into account these suggestions I accept that it is a part of a mythological account on the overcoming of the primordial Dragon as a collaborator/incarnation of the god Yam. The following stichometry and interpretation are proposed:

1. First published by Virolleaud, *PRU* 2, p. 12. For the archaeological parameters cf. *RSO* 5, p. 112; *KTU*<sup>2</sup>, p. 101.

2. Cf. De Moor *ARTU* 181s.

3. Cf. the most recent commentary by A. Caquot, *TOu* 2, pp. 28-30. For other bibliographical data cf. the list at the end of this article. According to *RSO* 5/2 (1990), p. 121, there are no bibliographical items on this tablet.

1 [ ]r.x[ ]	[ ... when... the clouds(?)]
[ ]il.[ ]	[cam]e out(?) on earth,
[tš]un.b arš	in a mad rush(?) the storm clouds of the sea,
mḥnm.ʿrp ym.	with (its) tongue licked the skies,
5 lšnm.tlḥk / šmm.	covered the sea with (its) tail.
ʿrp ym. / dnbtm	The Dragon in muzzle/prison she placed,
m'n.l šbm / tšt.	bound (him) in the heights of Lebanon,
10 trks / l mrym.lbnr'	lest the saltiness of tears spring up,
pl.tb'n.šst / hmlt	in terror (?) the fac[es] fall down.
ḥt.pṯ[m ] / l tp[l	[She raised his voice and shouted:]
[tša gh w tšḥ]	Message of .../
tḥmxx[ ]	

From the point of view of stichometry the balance is reasonably acceptable. Furthermore, we have a set of well established word pairs (*arš* // *ym*; *lšn* // *ṯnb*; *šmm* // *ym*).

However, some lexemes need semantic and contextual justification.

*mḥn*, 'crowd, army', Sp. 'tropel', adv. use 'en tropel' (+ encl.-adv. *-m*), Heb. *maḥ'neh*, 'Heer', HAL 540.

*ʿrp*, 1) n. m. 'storm cloud, wind', Akk. *urpu*, fem. [!], largely a synonym of *urpatu*, Ug. *rpt*. But while *ʿrp* is here said of *ym*, *rpt* applies to the rainclouds [of Baal]; cf. *DLU* s.v. OSA *ʿrf*, 'dip-well'(?), Beeston *SB* 19; Heb. *ʿr-r-pl*, HAL 840, 'triefen', are perhaps denominative; *ʿrp ym* may represent the mist coming from the sea and supposedly shaping the storm clouds. - On the other hand, to take *ʿrp* as a qtl verbal form is counter to the general use in this text in which all the other verbal forms are in the prefixed form (yqtl); if taken as an imperative, its alternation with yqtl (jusive) forms awaits an explanation.

2) v. G 'to cover', on this meaning see my forthcoming discussion in *Fs. Briand*; we have perhaps here a wordplay on the two meanings or are they etymologically related in some way? According to our interpretation, KTU 1.4 VII 54ss./1.8 II 7ss. describes a similar situation: *bn ḡlmt ʿmm ym / bn ḡlmt rmt pʿr*; cf. *MLC* 130, 210; *DLU* s.v. for other opinions<sup>4</sup>.

*lḥk*, 'to lick'; cf. I Kings 18:38 ('ēš yhwḥ ... 'et-hammayim ... likkēḥā). Cf. in this connection KTU 1.5 II 2-3: [špt la]rš špt lšmm [yšt] lšn / kbkbm; and KTU 1.23: št špt larš špt lšmm, as Caquot TOu 2 29 n. 44 suggests.

*tan*, usually is assumed to be error for *tnn*.

*šbm*, 'to muzzle', according to KTU 1.3 III 40: *lištbm tnn ištḥm lhr*<sup>5</sup>. To explain the rather odd verbal syntagma *lšt* / *šbm* (Fr. 'mettre à la muselière') a recourse to *lš-b-y* 'capture, imprison' can not be ruled out (cf. Heb. *hlk bšby*, *passim*, and *ntn lšby*, Ps 78:61). It can be put forward here as a mere suggestion<sup>6</sup>.

*rks* 'to bind, tie', Heb. *rks*, Akk. *rakāsu*, HAL 1154; we have here the basis of the assumed noun *r<k>s* in KTU 1.5 I 4, 'girdle' (cf. also 1.1 V 10, 23); semantically it is a suitable parallel for 'to imprison' and it is used in the same mythological context in Akkadian<sup>7</sup>.

4. These two values of the lexeme were overlooked in *DLU*.

5. Cf. D. Pardee, "Will the Dragon Never be Muzzled?". *UF* 16, 1984, 251-255, who reads: *lištbm tnn ištḥm*.

6. J. Barr's opinion: *šbm*, originally 'to be high', would fit here quite well, but its etymological support is weak: OSA *šbm* seems inexistent, neither Beeston nor Biella quote this meaning of *šbm* in their South-Arabian dictionaries; cf. J. Barr, "Ugaritic and Hebrew 'šbm'", *JSS* 18, 1973, 17-39.

7. Cf. S.E. Loewenstamm, "The Ugaritic Myth of the Sea and its Biblical Counterparts", in *AOAT* 204, 469.

*lbnt* for *lbnn*; cf. 'the cedar forest' as the abode of the monster Humbaba *Gilg. V 1ff*; for the syntagma *mrym lbnn* cf. KTU 1.3 IV 1: *mrym spn*.

*nbʿ*, 'to spring up, flow', said properly of water sources; Ar. *nabaʿa*, Wehr<sup>2</sup> 939s.; cf. De Moor ARTU 182; cf. also Ar. *nabaġa*, 'to arise' in general sense, Wehr<sup>2</sup> 940. In this way the *yql* form is preserved (+ *-n* energ.: *pl ...n*); the same construction appears probably in KTU 2.33:38 as well.

*ṣṣt*(?), 'saltiness', Ug. *ṣṣ*; PRU 6 146:4 *eqelleqlēt tabti : ṣṣṣīmu*, 'salty land': cf. Heb. *ṣṣ*, 'salt'; a Semitic construction for 'salty tears'.

*hmlt*, 'abundant tears', Ar. *hamālat*, 'flowing abundantly with tears', Lane 3045 (< *hamala*, cf. Wehr<sup>2</sup> 1034); for a discussion of this semantic value cf. W.G.E. Watson, *JNSL* 22, 1996 73f. - A positive alternative could be: 'and the splendour of the multitudes'; cf. Heb. *ṣṣ(h)*, HAL 959; Akk. *ṣiṣṣatu*, *AHW* 1106. For Ug. *hmlt* cf. *DLU* s.v.

*ht*, 'terror', Heb. *ḥtt*, HAL 351, as a byform of Ug. *ḥtt* or better as a verbal noun with adv. value. For the idiom *npl pnm* cf. the parallel uses in Heb. and Akk., HAL 670.

Interpreted in this way the text could be easily integrated in the Baal Cycle as a description of the aforementioned fight of Anat with the Dragon (Yam's hypostasis rising from his *thm(t)*) that threatens heaven and earth. Once overcome and muzzled, happiness and joy are guaranteed.

However, since the text is so desperately fragmentary I have refrained from any discussion and refutation of others' suggestions. The one put forward here is only a new *hypothetical* attempt to gain some coherent meaning from it. Those not satisfied with it can consult the bibliographical references provided below.

#### Bibliographical references (arranged chronologically):

- Ch. Virolleaud, *Palais Royal d'Ugarit II*, Paris 1957, p. 12 (n. 3) (*editio princeps* with first basic insights and linguistic explanations).
- O. Kaiser, *Die mythische Bedeutung des Meeres in Ägypten, Ugarit und Israel* (BZAW 78), Berlin 1962, pp. 75-76 (lin. 5-7).
- R. Hillmann, *Wasser und Berg. Kosmische Verbindungslinien zwischen dem kanaanäischen Wettergott und Jahwe*, Diss. Univ. Hall 1965, p. 34 (lin. 4-9: version).
- A. Jirku, *Der Mythos de Kanaanäer*, Bonn 1966, p. 33 (lin. 7: allusion).
- U. Oldenburg, *The Conflict between El and Ba'al in Canaanite Religion*, Leiden 1969, pp. 198-199 (version).
- S.E. Loewenstamm, "The Ugaritic Myth of the Sea and its Biblical Counterparts", *Erls* 9, 1969, 96-101 (= *Comparative Studies in Biblical and Ancient Oriental Literatures* [AOAT 204], Kevelaer/Neukirchen-Vluyn 1980, pp. 346-361 [356-359]; the text would belong to an earlier stage of the Baal myth).
- J.C. de Moor, *The Seasonal Pattern in the Ugaritic Myth of Ba'lu* (AOAT 16), Kevelaer/Neukirchen-Vluyn 1971, p. 6 (general reference).
- R.J. Clifford, *The Cosmic Mountain in Canaan and in the Old Testament* (HSM 4), Cambridge, Mass. 1972, pp. 59-60 (lin. 3-10: version and discussion).
- J.J. Barr, "Ugaritic and Hebrew 'šbm'", *JSS* 18, 1973, 17-39.
- S.E. Loewenstamm, "Anat's Victory over the Tunnanu", *JSS* 20, 1975, 22-27 (= *Comparative Studies*, pp. 465-470; reply to Barr)
- P. Hanson, "Rebellion in Heaven, Azazel and Euhemeristic Heroes in Enoch 6-11", *JBL* 96, 1977, 206, n. 34 (general refence).

- J.C.L. Gibson, *Canaanite Myths and Legends*, Edinburgh 1978, pp. 32, 136-137 (reference and text).
- M. Dietrich-O. Loretz, "šb, šbm and udn im Kontext von KTU 1.3 III 35B-IV 4 und KTU 1.83:8", *UF* 14, 1982, 77-81.
- D. Pardee, "Will the Dragon Never be Muzzled?", *UF* 16, 1984, 251-255.
- J. Day, *God's conflict with the Dragon and the sea. Echoes of a Canaanite myth in the Old Testament*, Cambridge 1985, p. 15s., 44 (lin. 3-10: mythological interpretation very close to the one put forward here).
- J.C. De Moor, *An Anthology of Religious Texts from Ugarit* (NISABA 16), Leiden 1987, pp. 181s. ('part of an incantation': it sounds as if he (the person on whose behalf the incantation was recited) had a bad dream about drowning in a marsh from which primordial monster rose').
- A. Caquot, *Textes ougaritiques. Tome II. Textes religieux...* (LAPO 14), Paris 1989, pp. 26-30 (description of Anat's combat with the Dragon; cf. id., *SDB IX* [1979], col. 1382).

### Acusativo del todo y de la parte, una peculiaridad sintáctica en Atramhasis III 2: 50 (versión paleobabilónica)

Rafael Jiménez Zamudio - Universidad Autónoma de Madrid

En la tercera tablilla, segunda columna, verso 50 de la recensión paleobabilónica del poema *Atramhasis* nos encontramos ante un texto que aunque comprendemos, no obstante creemos que no ha sido cabalmente interpretado desde el punto de vista sintáctico. Dicho texto está representado por un verso que reza así: *i-la iš-mu-u<sub>2</sub> ri-gi-im-šu*.

Lambert en su obra sobre *Atramhasis* lo traduce como una oración temporal: "As soon as he heard Adad's voice"<sup>1</sup>. De hecho en su comentario sintáctico afirma Lambert que la significación de *ila* como conjunción es mera conjetura. Sin embargo no acierta a encontrar otra alternativa más convincente. Incluso dice que se podría corregir el texto y leer *i-lu!* "los dioses (oyeron etc.)". Pero todo ello originaría una innecesaria intrusión en el contexto que establece cómo actúa Atramhasis en el momento del comienzo del diluvio. En definitiva vemos cómo el propio Lambert es consciente del problema sintáctico que subyace en el texto y todo lo que hace es intentar la comprensión del contexto pero trazando nítidamente la frontera entre lo seguro y lo que es mera conjetura.

Otros autores al enfrentarse al texto, objeto de nuestra reflexión, proceden de un modo similar al de Lambert, es decir, se decantan por una oración temporal, no siendo sensibles al problema sintáctico planteado por el término *ila*<sup>2</sup>. Sólo en parte Dalley y, al menos Foster, según puede inferirse de su

1. W.G. Lambert-A.R. Millard, *Atra-ḫasīs. The Babylonian Story of the Flood*, Oxford 1969, pág. 93, dentro de la línea de su comentario de la pág. 160.

2. Así R.Labat, ed., *Les religions du Proche-Orient asiatique*, Paris 1970, pág. 35: "Lorsqu'on entendit la voix du dieu". St. Dalley, *Mesopotamian Myths*, Oxford 1989, pág. 31: "When(?) he (Atrahasis) heard his noise". Obsérvese en esta traducción cómo Dalley intuye la dificultad del término *ila* y pone un signo de interrogación tras la conjunción. J. Bottéro-S.N.Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, Paris 1989, pág. 550: "Sitôt que s'entendit le grondement du dieu".

traducción<sup>3</sup>, fueron conscientes del problema. Tampoco W. von Soden en su última contribución a *Atrachasis* da una razón sintáctica del texto<sup>4</sup>. Muy interesante es la aportación de Hecker quien al tratar este pasaje dentro de lo que el propio Hecker denomina "appositionelle Konstruktionen" ve entre ambos acusativos un relación de genitivo. La intuición es, desde nuestro punto de vista, muy acertada, aunque se mueve dentro del plano de la traducción y no explica el fenómeno desde el plano sintáctico<sup>5</sup>.

Nosotros propugnamos que nos encontramos ante dos acusativos, uno *ila* y el otro *rigim-šu* (estado constructo del nombre). Es decir, se trataría de una construcción de dos acusativos indicando el primero de ellos el todo y el segundo, la parte. Este tipo de construcciones sintácticas es muy común en otras lenguas antiguas y muy especialmente en el género épico. Es lo que los filólogos de las lenguas clásicas denominan *schēma kath'olon kai méros* (*Schema Ionicum*). Se trata de la construcción de un verbo con dos acusativos, uno de los cuales es de persona (objeto externo) y otro de parte de ese objeto (también en sentido no material) más directamente afectada que precisa al primero<sup>6</sup>. A modo de ejemplo podríamos citar Hom. *Iliada* 11, 240: *tòn d'áori plēx'auchéna* "le golpeó el cuello con la espada", donde *tòn* es el acusativo del todo y *auchéna* el acusativo de la parte. Se trataba en definitiva de una construcción popular admitida por el género épico desde donde pasó a la poesía en general. Su origen no está como cree Kieckers<sup>7</sup> en la presencia de un lativo en el segundo acusativo sino en un fenómeno muy típico de la lengua popular de epexégesis o rectificación. Ambos acusativos están en un mismo plano sintáctico y el segundo viene a ser como una precisión del primero.

En el capítulo dedicado a la sintaxis de los casos, en Latín también aparece un apartado en donde se estudia el acusativo del todo y de la parte<sup>8</sup>. Se pensó en una influencia del griego que únicamente afectó y de modo esporádico al latín literario. Su funcionamiento es idéntico al que hemos visto para el griego. Así podemos leer en la *Eneida* 10, vv. 698-699: *Latagum ... occupat os faciemque* "golpea a Latago (acusativo del todo) en la cabeza y el rostro (acusativo de la parte)".

En el texto acadio, objeto de nuestro estudio, se produce exactamente lo mismo que en los ejemplos tomados del Latín y del Griego<sup>9</sup>.

3. B.J. Foster, *Before the Muses*, Bethesda Md. 1993, pág. 179: "The god they heard, his clamour", traducción que suscribimos y tratamos de explicar sintácticamente.

4. W. von Soden en "Der altbabylonische Atrachasis Mythos", TUAT III/4.2, Gütersloh 1994, pp.612-645, concretamente en IIL2.50, pág. 639 traduce: "Des Gottes Stimme hörten sie". Ahora bien, esta traducción responde a una generalización semántica y lógica del contexto pero es inexacta sintácticamente porque lo que se traduce por "Des Gottes..." no es genitivo sino acusativo, explícitamente expresado por dos silabogramas *i-la* e inequívocamente acusativo, al encontrarnos en presencia de un texto paleobabilonio. Por ello creo que debe ser explicado y traducido como acusativo. De otro modo nos situaríamos en el plano de la pura función representativa, destruyendo el plano de la expresión poética. Quisiera también mencionar la traducción de C. Saporetti (ed.) en la obra *Il diluvio nelle narrazioni della Mesopotamia*, publicada en *Geo-Archeologia* 2 (1982) 32: "... sentirono il rumore suo". No traduce *i-la* dejando en su lugar unos puntos suspensivos, lo que evidencia su perplejidad ante dicha forma. En la nota 9 de la pág. 56 se hace eco de las conjeturas de Lambert-Millard. No obstante debemos señalar que todas estas traducciones están fuertemente contextualizadas y dado que se dirigen al público en general no pueden en muchísimas ocasiones expresar la riquísima cantidad de matices sintácticos que comportan estos textos.

5. K. Hecker, *Untersuchungen zur akkadischen Epik*, Neukirchen-Vluyn 1974, pág. 125 donde dice literalmente: "Durch appositionelle Konstruktionen können dann gelegentlich auch genitivische Verbindungen umschrieben werden", traduciendo el pasaje que nos concierne como "Den Gott hörten sie brüllen".

6. Cf. para estos extremos J. Lasso de la Vega, *Sintaxis griega*, Madrid 1968, pág. 371.

7. E. Kieckers, *Historische griechische Grammatik*, Berlin 1925-1926, pág. 31.

8. Véase para este aspecto M. Basso de Climent, *Sintaxis Latina* (2 vol.), Madrid 1976 I, pág. 60, y A. Ernout-F. Thomas, *Syntaxe Latine*, Paris 1964<sup>2</sup>, pág. 38.

9. Podríamos ejemplificar este fenómeno en otras lenguas indoeuropeas, para todo lo cual podría citarse a K. Brugmann-K. Delbrück, *Gundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, I-V, Estrasburgo 1893-1900, II, 2, pág. 633 y K. Brugmann, *Abregé de Grammaire Comparé des langues indoeuropéennes*, Paris 1905 (trad. franc.),



El término *ila* sería el acusativo del todo, en tanto que *riġim-šu* sería el acusativo de la parte. El autor del poema ha querido, por así decirlo, personificar el bramido que antecede al diluvio y para ello ha presentado en primer lugar a la divinidad que posteriormente es precisada por un término más acorde con el contexto. Todo ello se enmarca dentro de la majestuosidad del momento donde la forma verbal *išmū*, una tercera persona del plural y no una tercera del singular en subjuntivo, como normalmente se entiende, da al pasaje ese valor de grandiosidad.

El sujeto de *išmū* son los seres vivientes aturridos ante el cataclismo que se avecina. De ahí que pueda también entenderse como teniendo un valor impersonal.

Las gramáticas de Lengua Acadia en el capítulo consagrado al estudio del acusativo, y más concretamente, al doble acusativo no dicen absolutamente nada sobre los matices que aquí propugnamos<sup>10</sup>. No obstante podemos presentar algunos ejemplos acadios que podrían etiquetarse como este tipo de acusativos lo que evidenciaría que el ejemplo de *Atramhasis* no sería un caso aislado<sup>11</sup>. Así en una inscripción de Samsuiluna, en su versión acadia<sup>12</sup>, podemos leer:

- |  |                         |
|--|-------------------------|
| 13) u <sub>6</sub> -nir <i>gi-gu-na-šu</i> | "su templo zigurat      |
| 14) <i>ši-ra-am</i>                        | excelso                 |
| 15) <i>re-ši-ša ki-ma ša-me-e</i>          | su cima como los cielos |
| 16) <i>ul-la-am</i>                        | alzar ..."              |

He traducido el texto literalmente a fin de observar mejor sus características sintácticas. Obsérvese cómo u<sub>6</sub>-nir *gi-gu-na-šu ši-ra-am* constituye el acusativo del todo y el término *re-ši-ša*, el acusativo de la parte.

De la misma inscripción podemos presentar el siguiente texto:

- |  |                                     |
|--|-------------------------------------|
| 8) zimbir <sup>ki</sup>                                | "Sippar                             |
| 9) uru <i>ši-a-tim ma-ḥa-su<sub>2</sub></i>            | ciudad antigua, su ciudad de culto, |
| 10) bad <sub>3</sub> -šu <i>e-pe<sub>2</sub>-ša-am</i> | su muralla edificar ..."            |

zimbir<sup>ki</sup> uru (*ši-a-tim*) *ma-ḥa-šu<sub>2</sub>* sería el acusativo del todo, en tanto que el sumerograma bad<sub>3</sub> (*dūr(am)*)-*šu* constituiría el acusativo de la parte.

Más ejemplos podemos ver en el *Código de Hammurabi*. Así en el prólogo podemos leer: 1) *i<sub>3</sub>-nu Anum* (an) *ši-ru-um ...*

- |   |
|---|
| 16) <i>Bābilam</i> (ka <sub>2</sub> .dingir.ra) (acusativo del todo)            |
| 17) <i>šum-šu ši-ra-am</i> (acusativo de la parte) <i>ib-bi-u<sub>3</sub></i> . |

En *Enūma eliš* I 53 leemos: *⁴Mu-um-mu* (var. *⁴Mu-um-ma*) *i-te-di-ir ki-šad-šu*  
"Abrazó a Mummu por el cuello".

Estas construcciones son esporádicas y su presencia responde a la necesidad síquica de adelantar conceptos expresados emocionalmente, normalmente dentro de un contexto muy dramático. Aunque podrían aducirse más ejemplos, creemos que lo hasta aquí expuesto puede razonablemente apoyar nuestra propuesta y dar una explicación al pasaje, objeto de nuestro estudio. *Ila* difícilmente puede ser una

pág. 468.

10. No se trata del acusativo del todo y de la parte en ninguna de las gramáticas que hemos consultado.

11. Este tipo de acusativos, por lo que conocemos de otras literaturas, aparece de modo esporádico y responde a una necesidad síquica de adelantar conceptos expresados emocionalmente, algo así como una prolepsis mental. Obedece a los mismos mecanismos por los que se produce el anacoluto o *casus pendens*. Todo esto es muy típico del dramatismo épico. Los ejemplos que aquí presentamos pertenecen por un lado a inscripciones reales cuyo formulismo y expresión es sustancialmente épica. El ejemplo del *Código de Hammurabi* pertenece al prólogo cuya manifestación literaria responde, como se sabe, a una introducción épica.

12. Inscripción de Samsuiluna E4.3.7.3, edición de D.R. Frayne, *The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods, Vol. IV Old Babylonian Period (2003-1595 B.C.)*, Toronto 1990.

conjunción temporal, ni es preciso tampoco conjeturar una lectura *ad hoc* como *ilu* ya que encuentra mejor acomodo si lo entendemos como un acusativo del todo.

Dentro del contexto general del pasaje vemos cómo Atramhasis, una vez que su familia se encuentra en el interior del arca, se muestra sumamente inquieto, se le quiebra el corazón y vomita bilis. De pronto el día cambia de aspecto y en ese momento se produce el seco rugido del dios Adad: *i-la iš-mu-u<sub>2</sub> ri-gi-im-šu*.

- |   |  |
|---|--|
| 45) <i>i-ir-ru-ub u<sub>3</sub> u<sub>2</sub>-uš-ši</i>                           | Entraba y salía (Atrahasis)                            |
| 46) <i>u<sub>2</sub>-ul u<sub>3</sub>-uš-ša-ab u<sub>2</sub>-ul i-ka-am-mi-is</i> | ni se sentaba ni se agachaba.                          |
| 47) <i>he-pi<sub>2</sub>-ma li-ib-ba-šu i-ma-a' ma-ar-ta-am</i>                   | Hondamente quebrado estaba su corazón, vomitaba bilis. |
| 48) <i>u<sub>4</sub>-mu iš-nu-u pa-nu-u<sub>2</sub>-šu</i>                        | El día mudó su aspecto.                                |
| 49) <i>iš-ta-ag-na <sup>d</sup>adad i-na er-pe<sub>2</sub>-ti</i>                 | Rugió Adad en las nubes.                               |
| 50) <i>i-la iš-mu-u<sub>2</sub> ri-gi-im-šu</i>                                   | Se oyó al dios, su bramido.                            |
| 51) <i>[k]u-up-ru ba-bi-il i-pe<sub>2</sub>-eḫ-ḫi ba-ab-šu</i>                    | Se trajo brea, cierra su puerta.                       |

A continuación sigue el rugido de Adad y el furor de los vientos. Comienza el diluvio.

Los versos 49 y 50 son un paralelismo que muestran el fuerte tronar del cielo expresado onomatopeicamente mediante la aliteración de [r] al final de cada verso ... *er-pe<sub>2</sub>-ti / ri-gi-im-šu*.

Es un efecto buscado que va a desarrollarse con un mayor énfasis en los versos III 3:7, 8 y 10 merced al juego de silbantes y vibrantes:

- |   |                                     |
|---|-------------------------------------|
| 7) [ <sup>d</sup> zu-u <sub>2</sub> i-na ṣ]u <sub>2</sub> -up-ri-šu | Zu con sus garras                   |
| 8) [u <sub>2</sub> -ša-ar-ri-it] ša-ma-i                            | desvencijó los cielos               |
| 9) [.....m]a-ta-am  | ..... al país                       |
| 10) [ki-ma ka-ar-pa-ti r]i-gi-im-ša iḫ-pi <sub>2</sub>              | como a un puchero su rugido quebró. |

Pero lo realmente interesante es la secuencia que se produce en los versos 49-50: al bramar de la tormenta le sucede como resultado la audición del estruendo, de ahí el cambio de sujeto entre ambos verbos, por un lado Adad (v. 49), por otro lado un sujeto impersonal, expresado por una tercera persona del plural del pretérito *iš-mu-u<sub>2</sub>* "se oyó", "oyeron" todos los seres vivientes. Se trata no de una simple narración sino de un encadenamiento de hechos que se ajustan a una expresión oral donde la grandiosidad del acontecimiento hace balbucear al narrador *i-la* "al dios", *iš-mu-u<sub>2</sub>* "oyeron" (es decir) *ri-gi-im-šu* "su estruendo".

## Auch Götter haben Angst Anmerkungen zu den ugaritischen Texten KTU 1.5.II:6-7 und 1.6.VI:30-32 sowie zum Wortfeld "Angst haben" im Semitischen

*Josef Tropper* - Berlin

Im ugaritischen Baal-Zyklus wird an zwei Stellen berichtet, dass selbst so mächtige Götter wie Baal und Mōt bisweilen Angst haben. Die betreffenden, weitgehend parallel strukturierten Textstellen, KTU 1.5.II:6-7 und KTU 1.6.VI:30-32, weisen epigraphische und linguistische Probleme auf, die im folgenden diskutiert und einer neuen Lösung zugeführt werden sollen.

## 1. KTU 1.5.II:6-7

Der betreffende Text - formal ein Bikolon - schildert die Reaktion des Wettergottes Baal auf eine furchterregende Drohung von seiten des Todesgottes Mot. Er wird traditionell wie folgt gelesen:

*yraun.aliyn.b'l*  
*ṯf.nm.rkb.ʿrpt*

Das erste Wort hat vielen Ugaritisten Kopfzerbrechen bereitet. Es lässt sich ohne Emendation - wenn überhaupt - nur als (absoluter) Infinitiv mit enklitischem *-n* verstehen: *yraun* = */yarā'u-n(nV)/*. Aber auch diese Lösung ist mit allerlei Problemen behaftet: Erstens wäre zu erklären, warum der Schreiber zwei Alephzeichen hintereinander geschrieben hat (die korrekte Orthographie wäre *yrun*); zweitens fragt man sich, warum in Parallele zu einer Verbalform, die offensichtlich ein Objektsuffix der 3. Person Sg. enthält (*ṯf.nm*), eine Verbalform ohne Objektsuffix begegnet; drittens staunt man darüber, dass hier ein Infinitiv durch ein sogenanntes energisches *-n* verstärkt wird, wofür es sonst im Ugaritischen keinen sicheren Beleg gibt; viertens schliesslich stellt sich die Frage, warum hier ein Infinitiv in offensichtlich narrativer Funktion vorliegt.

Die vorgeschlagene Lesung {yraun} ist aber alles andere als sicher. Nach einer Überprüfung diverser Fotos bin ich davon überzeugt, dass das vierte Zeichen kein {u} ist. Der Schreiber hat nach {a} irrtümlich ein {l} geschrieben, war also im Gedanken bereits beim folgenden Wort (*aliyn*). Er unternahm dann offenbar Versuche, das Zeichen durch Radieren zumindest im unteren Bereich zu tilgen, und überschrieb es anschliessend durch einen langen waagrechten Keil. Ich schlage deshalb die Lesung {yra.n(!)n} vor.

Sollte diese Lesung richtig sein, wäre *yra.n(!)n* als Suffixkonjugation mit Objektsuffix 3.m.sg. zu deuten, das sich offensichtlich auf Baals Widersacher Mot bezieht: */yari'a-nVnnul* "er fürchtete ihn". Die gleiche Deutung liegt für die parallele Verbalform *ṯf.nm* nahe.<sup>1</sup> Das ganze Bikolon lässt sich demnach wie folgt übersetzen:

*yra.n(!)n.aliyn.b'l*  
*ṯf.nm.rkb.ʿrpt*

Da fürchtete ihn der allmächtige Baal,  
da hatte der Wolkenfahrer Angst vor ihm.

## 2. KTU 1.6.VI:30-32

Die genannten Textzeilen schildern die Reaktion Mōts auf eine Schelte der Sonnengöttin Šapš, die interveniert, als Mōt den Gott Baal gerade endgültig vernichten will. Neben epigraphischen und linguistischen Problemen gilt es hier zuerst kolometrische Fragen zu klären. Wird hier das Thema der Angst durch ein Bikolon oder durch ein Trikolon zum Ausdruck gebracht? Die Mehrzahl der Kommentatoren geht von einem Bikolon mit folgender Lesung aus:

*yru.bn ilm <m>t.*  
*ṯf.y/dd.il.ḡzr* (KTU 1.6.VI:30-31)

1. Verbalformen mit suffigiertem *-nm* enthalten offenbar immer ein Objektsuffix 3.sg. Belegt sind Formen der Suffixkonjugation, der Präfixkonjugation und des Imperativs mit *-nm*. Infinitive mit suffigiertem *-nm* gibt es dagegen bezeichnenderweise nicht, da Infinitive keine Energikusendungen aufzuweisen.

Diese Lösung hat den entscheidenden Nachteil, dass dann das unmittelbar folgende Kolon gleichsam in der Luft hängt, zumal im Anschluss an dieses offenbar eine Redeeinleitung folgt. Es ist aus diesem Grund von vornherein wahrscheinlicher, dass eine aus drei parallelen Kola bestehende poetische Einheit vorliegt. Ich schlage folgende, teilweise von bisherigen Textausgaben abweichende Lesung vor (beschädigte Schriftzeichen werden durch aufrechte Schrifttype markiert):

*yra(!).bn.il.mt*  
*yt<sup>c</sup>.y/dd.il.ḡzr*  
*y<sup>r</sup>. mt / b qlh (KTU 1.6.VI:30-32)*

Das erste Wort wird traditionell {yru} gelesen. Eine genaue Prüfung des epigraphischen Befundes zeigt, dass der Schreiber ursprünglich zwar tatsächlich {yru} geschrieben hat, das {u} aber nachträglich durch ein {a} überschrieben und die Form somit zu {yra} korrigiert hat. Die beiden waagrechten Keileinstiche des {a} sind deutlich sichtbar. Ferner ist zu bemerken, dass zwischen {bn} und {il} sowie zwischen {il} und {mt} jeweils ein Worttrenner steht. {il.mt} ist möglicherweise zu {il<m>.mt} zu emendieren, zwingend ist diese Emendation jedoch nicht.

Trifft die Lesung *yra(!)* zu, ist von einer Suffixkonjugation 3.m.sg. der Wurzel  $\sqrt{yr}$  auszugehen: *lyari'al* "er fürchtete sich". Die gleiche Deutung liegt für die parallelen Verbalformen *yt<sup>c</sup>* und wohl auch *y<sup>r</sup>* nahe. Unter den gegebenen Umständen kann die Form *y<sup>r</sup>* nicht - wie von der Mehrzahl der Kommentatoren vorgeschlagen wird - von einer Wurzel  $\sqrt{wr}$  ("erregt, unruhig sein") abgeleitet werden. Die zugrundeliegende Wurzel muss vielmehr  $\sqrt{y<sup>r</sup>}$  lauten.

Eine Verbalwurzel  $\sqrt{y<sup>r</sup>}$  ist im Ugaritischen sonst nicht belegt. Auf der Suche nach Entsprechungen in anderen semitischen Sprachen stößt man auf altäthiopisch (Ge'ez) *wa'ara*, das unter anderem "erstaunt, verblüfft, eingeschüchtert sein"<sup>2</sup> bedeutet. Dieses Bedeutungsfeld passt ausgezeichnet zum vorliegenden ugaritischen Kontext. Semantisch übereinstimmende Pendanten in anderen Sprachen scheinen auf den ersten Blick nicht zu existieren. Zieht man jedoch in Betracht, dass im Zusammenhang mit *r* und *l* leicht eine Konsonantenmetathese eintreten kann, kommen folgende Wurzeln anderer Sprachen als Pendanten in Betracht: arab. *warā'a* und *yari'a* "furchtsam, feige sein"<sup>3</sup>; sabäisch  $\sqrt{wr}$  "Angst einjagen, einschüchtern" (H-Stamm)<sup>4</sup>; hebr.  $\sqrt{yr}$  "zittern, zagen"<sup>5</sup>; aram. (diverse Dialekte)  $\sqrt{yr}$  "verzagen" (tG-Stamm) bzw. "zerknirscht, verzagt machen" (D-Stamm).

Auf der Grundlage dieses etymologischen Befundes lässt sich problemlos eine ugaritische Verbalwurzel  $\sqrt{y<sup>r</sup>}$  mit der Grundbedeutung "furchtsam, verzagt, eingeschüchtert sein" postulieren, die in KTU 1.6.VI:32 als semantische Parallele zu den Wurzeln  $\sqrt{yr}$  "sich fürchten" und  $\sqrt{tl}$  "Angst haben" fungieren würde. Zudem darf angenommen werden, dass mit der Parallelisierung der Formen *yra* = *lyari'al* (Z. 30) und *y<sup>r</sup>* = *lyal'Vral* (Z. 31) ein Wortspiel beabsichtigt ist. KTU 1.6.VI:30-32 kann somit wie folgt übersetzt werden:

2. W. Leslau, *Comparative Dictionary of Ge'ez*, Wiesbaden 1987, 603: "be amazing, be amazed, be overawed". Die betreffende Wurzel besitzt daneben auch noch das Bedeutungsfeld "rauh, grob, uneben sein", das semantisch völlig mit dem der arab. Wurzel  $\sqrt{wr}$  übereinstimmt (siehe E.W. Lane, *An Arabic-English Lexicon*, Part I, London/Edinburgh 1863-93, 2953). Offenbar sind zwei ursprünglich unterschiedliche Wurzeln in altäthiopisch *wa'ara* zusammengefloßen.

3. A. Wahrmond, *Handwörterbuch der neu-arabischen und deutschen Sprache*, II, Giessen 1898, 1176, 1233.

4. A.F.L. Beeston - M.A. Ghul - W.W. Müller - J. Ryckmans, *Sabaic Dictionary*, Louvain-la-Neuve/Beyrouth 1982, 161: "intimide, overawe".

5. L. Köhler-W. Baumgartner, *Hebräisches und aramäisches Lexikon zum Alten Testament*, 3. Aufl., Leiden 1967-1995, 420.

*yra(!).bn.il.mt*  
*ṯr.y/dd.il.ḡzr*  
*y<sup>c</sup>r. mt / b qllh*

Da fürchtete sich der Sohn Els, Mot,  
 hatte Angst der Geliebte Els, der Held,  
 war verzagt Möt wegen ihrer (scil. der Sonnengöttin) Rede.

Die im Text folgenden Zeilen (Z. 32b-35a) bestätigen, dass die Rede der Sonnengöttin (Z. 23-29) Möt nicht nur von seinem Vorhaben abgebracht hat, Baal zu töten, sondern darüberhinaus bewogen hat, das Königtum und damit die Vorherrschaft Baals anzuerkennen:

*yš[u.gh.w yšh]*  
*b<sup>c</sup>l[.lyṯṯbn[.l ksi] / mlkh*  
*l n[ḥt.l khṯ] / drkth*

Er erho[b seine Stimme und rief:]  
 'Baal soll [auf seinen königlichen [Thron] gesetzt werden,  
 auf seinen herrschaftlichen Ru[hesessel]!'

### 3. Drei Wurzeln des Wortfeldes "Angst haben"

Die diskutierten ugaritischen Textstellen bezeugen insgesamt drei verschiedene Verbalwurzeln des Wortfeldes "Angst haben". Zwei dieser Wurzeln sind etymologisch leicht fassbar:

√*wr'*: ugar. √*yr'* "(sich) fürchten", hebr. √*yr'* "fürchten". Mit Konsonantenmetathese: arab. √*w'r* "erschrecken" sowie tigrē √*w'r* "drohen".

√*ṯr'*: ugar. *ṯr'* "Angst haben"; hebr. √*šr'* "sich fürchten"; phön. √*šr'* "(sich) fürchten, Angst haben".

Die dritte Wurzel, √*y<sup>c</sup>r*, ist m.W. bisher in der Ugaritistik nicht als solche erkannt worden. Wie bereits oben gezeigt, beruht jedoch auch sie auf einer weitgehend gesicherten etymologischen Grundlage und besitzt Entsprechungen in praktisch allen westsemitischen Sprachen. Das Gesamtbild der betreffenden etymologischen Zusammenhänge ist bislang nicht gesehen worden, da die Möglichkeit einer Konsonantenmetathese ausser acht gelassen wurde:

√*wr<sup>c</sup>*: hebr. √*yr<sup>c</sup>* "zittern, zagen"; aram. (diverse Dialekte) √*yr<sup>c</sup>* "verzagen" (tG-Stamm) bzw. "zerknirscht, verzagt machen" (D-Stamm); arab. *wara<sup>c</sup>a* und *yari<sup>c</sup>a* "furchtsam, feige sein"; sabäisch √*wr<sup>c</sup>* "Angst einjagen, einschüchtern" (H-Stamm). Mit Konsonantenmetathese: ug. √*y<sup>c</sup>r* "furchtsam, verzagt sein" und äth. √*w<sup>c</sup>r* "erstaunt, eingeschüchtert sein".